

# Publication

## Comment les gens se sont nourris pendant la Seconde Guerre mondiale ?

Avoir faim n'est pas un problème, il suffit d'ouvrir la porte du frigo, et même si celui-ci est vide, nous n'allons pas rester le ventre vide.

Petits et grands commerces nous proposent à manger et ceci 7 jours sur 7, à n'importe quel moment de la journée.

Les générations qui nous ont précédées n'ont pas connu ce privilège.

C'est ainsi que nous avons décidé de nous intéresser à l'alimentation pendant la Deuxième Guerre mondiale. Comment les gens se sont nourris pendant la guerre en Europe ?

« Il est impossible d'écouler les dollars, l'or encore moins, on peut voir le fond de la caisse noire, de quoi allons-nous vivre le mois prochain ? »

« Peu de légumes et de pommes de terre, juste un paquet de pain moisi. »

(Journal intime d'Anne Frank : Lundi 5 juin 1944) (1)



(1)

« Morceaux de savon, vêtements, sucre, ... C'était illégal d'acheter quoi que soit sans carte d'alimentation. Bien sûr, il fallait payer comme d'habitude. Mais souvent, les commerçants n'étaient pas approvisionnés. »

Ouest-France Publié le 22.08.2012 à 22h50

Claude Harmon 1937

« Le pain, c'était tant de grammes par jour. Vous n'alliez pas acheter une baguette, vous preniez un ticket que vous donniez, et puis vous aviez des tickets qui étaient valables de telle date à telle date. (...) Tout était rationné, même le gaz. (...)»

Claude Bloch (les jours sans)

« Toutes les familles n'étaient pas logées à la même enseigne. Les plus riches avaient les moyens d'acheter les produits sur le marché noir, souvent passé par des mains allemandes. Pour les autres, c'étaient la débrouille ».

Ouest-France Publié le 22.08.2012 à 22h50

Claude Harmon 1937

« Sur la carte d'alimentation, on avait des gros tampons « Juif » ».

Marcelle Combes

« La queue, c'était surtout chez la boulangère. Et en bas de chez nous, il y avait une boulangerie. Mon frère allait l'aider en collant ses tickets, alors elle nous donnait un morceau de pain en plus quand on allait chercher notre ration. Sur la carte d'alimentation, on avait des gros tampons » « juif ».

« Il me semble que le rationnement était respecté par la population, je vois, moi, ma maman nous expliquait les tickets de rationnement <sup>(2)</sup>, on savait ce que c'était et on n'aurait pas risqué de s'amuser avec. Dans le milieu où j'étais, je n'ai jamais entendu parler ni soupçonné de faux tickets, jamais. »

Huguette Soudane



(2)

« Je me rappelle la queue pour une triperie. Les grandes personnes passaient devant les enfants et la tripière s'était bien mise en travers de ça. Elle a bien rouspété et remis à leur place les personnes qui prenaient celle des enfants. On ne mangeait pas toujours des légumes qui nous plaisaient. »

Dorette Baldassini

« Des topinambours (3), je n'en achèterai jamais. J'en ai tellement mangé pendant la guerre que ça m'a dégoûté pour toujours. »

Claude Bloch



(3)

« On ne mangeait pas toujours des légumes qui nous plaisaient. Oh mon Dieu, les rutabagas (4). Et puis ça rendait malade !»

Madeleine Delessert



(4)

« À Saint-Étienne, en 1941, on mangeait des rutabagas, on mangeait des vesses, ce qui nous permettait de faire beaucoup de bruits incongrus »

-Simon Gron-

« Il avait un magasin immense. Sur le coup de 6h30, on commençait à faire la queue (5). Alors je me levais, j'allais me mettre dans la queue, il y avait du monde. Ils commençaient à vendre à 7h-7h30. On avance petit à petit. On n'achetait pas ce qu'on voulait, il n'y avait pas de tickets pour les légumes, c'est le commerçant qui ne disait "Tant" par personne. Le pain, c'était tant de grammes par jour. Vous n'alliez pas acheter une baguette, vous preniez un ticket que vous donniez, et puis vous aviez des tickets qui étaient valables de telle date à telle date. Il ne fallait pas laisser passer la date, sinon ils étaient périmés. Alors il fallait bien suivre le journal- il vous donnait les dates-, sinon vous passiez devant la vitrine, vous aviez loupé votre tour. Vous n'aviez même pas utilisé le ticket auquel vous aviez droit. Le topinambour pour moi ce n'était mangeable qu'en salade. En salade, c'était bon, ça avait un peu le goût de l'artichaut. Mais on a mangé beaucoup de chats sans le savoir pendant la guerre. »

Claude Bloch



(5)

« Ma maman m'envoyait souvent faire des commissions pas loin de la maison. Dans la queue, certains demandaient à ce qu'on fasse attention à la petite fille, mais inversement, on passait facilement devant moi. Je reculais, perdais ma place et quand arrivait mon tour il n'y avait plus de beurre. Alors il fallait attendre la fois suivante. On avait des combines pour graisser la casserole quand on voulait faire cuire des fruits et légumes : on partageait un oignon puis on l'écrasait sur le fond de la casserole. Ça donnait un côté plus gras et ça parfumait. Je crois qu'on a mangé peut-être des choses qui n'étaient pas de bonne qualité et qui nous ont détraqué »

Hélène Bidaut

« Le froid m'a marquée encore plus que la faim, même si j'ai eu faim, en Haute-Savoie d'abord et à Lyon après. Un souvenir qui réunit les : maman qui avait ses trois filles s'inquiétait pour nous et avait pu acheter un sac de pommes de terre en Haute-Savoie. Et un camion avait bien voulu la prendre, sur l'arrière du camion, avec le sac de pommes de terre qu'elle nous a ramené. Mais il avait gelé et on a mangé aussi les pommes de terre gelées. Ça devait quand même être mieux que les topinambours ou le reste pour la digestion. Maman qui travaillait au collège où j'ai fait mes études, et qui était cuisinière là-bas, faisait tout ce qu'elle pouvait pour rapporter quelque chose, qu'elle n'avait pas mangé. C'est-à-dire qu'elle se privait de manger pour moi. Et de temps en temps, quand il n'y avait rien, je salissais une assiette pour lui faire croire que j'avais mangé. Parce que sinon, elle était trop inquiète ».

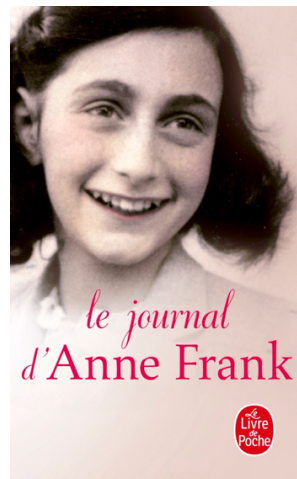
Madeleine Delessert

**« Mon père se levait tous les jours à six heures du matin pour découper le pain en tranches pour que nous ayons chacun notre part »**

« Je me suis mariée en octobre 1943 dans la cathédrale Saint-Jean. Et pour le repas de noces, mon fiancé avait trouvé le moyen d'avoir un morceau de viande de bœuf et mes parents des pommes de terre. Le plat qui avait émerveillé tout le monde, c'était une purée de pommes de terre à la tomate. Après chaque année, le 2 octobre je refaisais de la purée à la tomate. C'était devenu notre plat fétiche ».

Jacqueline Chapelon

Grâce à ces témoignages nous avons appris que pendant la Seconde Guerre mondiale les gens ne pouvaient pas manger comme nous nous mangeons aujourd'hui. Ceux qui ont vécu la guerre sont marqués à vie, les souvenirs qu'ils partagent avec nous, nous permettent de mieux comprendre la vie d'antan.



Voici les deux livres dans lesquels nous avons fait nos recherches, nous les recommandons vivement.